

LE DERNIER MOUVEMENT

PAR ROBERT SEETHALER,

TRAD. DE L'ALLEMAND PAR ÉLISABETH LANDES.

SABINE WESPIESER ÉDITEUR, 130 P., 15 €.

IL EST IMMENSE CET AUTEUR. Par sa taille, par son talent, et par sa notoriété. En France, personne ne reconnaît Robert Seethaler, sauf au Goethe Institut de Paris, mais en Allemagne ou en Autriche, on l'arrête dans la rue. « Pas pour mon passé de comédien, se félicite cet ancien élève de la Schauspielschule, l'académie d'art dramatique de Vienne – qui a joué au théâtre, à la télévision (dans la série *Une équipe de choc*) et au cinéma (*Youth* de Paolo Sorrentino) –, mais pour mes romans. On me dit juste : "Merci, votre livre m'a accompagné". Et ça, c'est merveilleux. » Ils sont plus de 250 000 à avoir acquis son nouveau roman, *Le Dernier Mouvement*, formidable évocation de Gustav Mahler, tout juste traduit en France, et beaucoup plus à avoir lu ses précédents, *Le Tabac Tresniek*, *Une vie entière* (prix du livre de la Wiener Wirtschaft) ou encore *Le Champ*. Un succès qui ne cesse d'émouvoir cet Autrichien discret, né à Vienne en 1965 dans une famille d'ouvriers. « C'est un cadeau, comme une vague chaleureuse. Mais attention, elle peut aussi vous emporter », remarque-t-il dans un grand sourire. Pour s'en prévenir, Robert Seethaler fuit les mondanités berlinoises (il vit en Allemagne depuis le milieu des années 1990), préférant se promener, écouter les oiseaux, s'attarder sur la sonorité des mots qu'il va parsemer dans ses livres minces, épurés.

C'est cette passion pour la nature, qui, plus que sa musique (« fascinante, mais trop envahissante »), le lie à Gustav Mahler (1860-1911), dont il s'empare ici avec maestria. Quand on s'étonne que lui, le spécialiste des « petites gens » et des *outsiders*, s'attaque à cette légende mondiale, il répond que ce n'est pas le mythe qui l'intéresse, mais la façon dont l'illustre compositeur et chef d'orchestre (directeur dix ans durant de l'opéra impérial de Vienne) appréhendait le monde. A cette fin, il l'imagine sur le transatlantique qui, en avril 2011, le ramène vers l'Europe après une saison à New York – sa dernière, il mourra un mois plus tard. Fatigué, perclus de douleurs, Mahler reste sur le pont supérieur, pensif, tandis que la belle Alma et leur petite Anna déjeunent. Les souvenirs affluent, des tableaux se détachent, comme sa passion pour Alma, qui l'a porté mais auprès de qui il s'est aussi brûlé les ailes – il raconte leur brouille lorsqu'elle s'éprend de « l'architecte » (Gropius), et retrace dans un chapitre savoureux sa rencontre en Hollande avec Freud, qui va, espère-t-il, soigner son âme.

Autre scène mémorable : son passage dans l'atelier de Rodin, dans un Paris « confit dans sa propre beauté », où le traîne Alma qui souhaite que le maître sculpte son buste. L'entrevue entre les deux artistes est glaçante, Mahler ne tenant pas en place et Rodin jouant plus que jamais les rustres. Zoom avant, nous voilà à Munich, en septembre 1910, lors du triomphe de la *Huitième Symphonie* dans une salle pouvant accueillir quatre mille personnes. Robert Seethaler s'amuse de cette folie des grandeurs et de « l'ambivalence de ce grand musicien qui savait aussi se vendre ». Parmi les souvenirs, l'un domine, douleur insurmontable : la mort de sa fille Maria, emportée par la diphtérie à l'âge de 4 ans et demi. En peu de mots, l'auteur dit tout de la vie intranquille du « petit Juif agité ». Lumineux!

MARIANNE PAYOT